

La terre, la guerre, la mémoire, la mer, l'histoire et... la terre, la guerre...

Cécile Boucher

Numéro 142, hiver 2008–2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

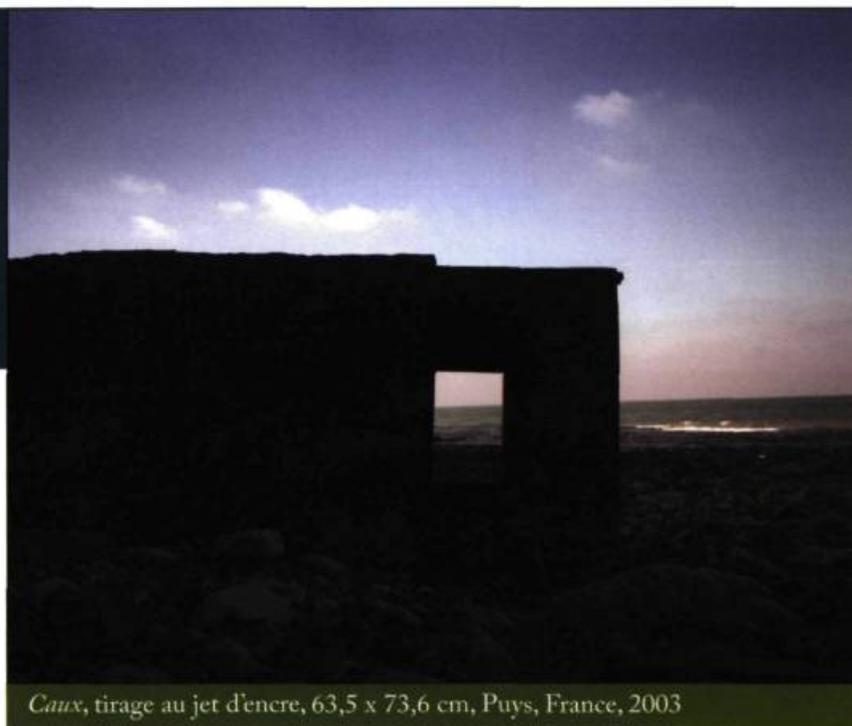
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boucher, C. (2008). La terre, la guerre, la mémoire, la mer, l'histoire et... la terre, la guerre.... *Liaison*, (142), 35–38.

La terre, la guerre, la mémoire, la mer, l'histoire et... la terre, la guerre....

CÉCILE BOUCHER



Caux, tirage au jet d'encre, 63,5 x 73,6 cm, Puys, France, 2003

LE DICTIONNAIRE Quillet définit la paix comme « la situation d'un peuple qui n'est pas en guerre, d'une personne ou d'un groupe qui vit en bonne intelligence avec son entourage ». Cette définition ne voit pas la paix comme une situation primaire mais plutôt comme une absence de conflit. Serait-ce à dire que la guerre appartient d'emblée, voire génétiquement, à la nature de l'homme ? Georges Steiner écrit même : « Homère sait et proclame que quelque chose dans l'homme aime la guerre, craint moins les horreurs des combats que l'interminable ennui du foyer. » Aberration ? Pourtant, au Musée canadien de la guerre à Ottawa, on nous rappelle que « presque tous les sociétés organisées, passées et présentes, ont fait la guerre », que l'on définit alors comme « une lutte organisée et armée. »

C'est dans l'immeuble sis sur les plaines LeBreton d'Ottawa que l'artiste photographe Bertrand Carrière présentait, d'août à octobre 2008, *Dieppe* — *Les photographies d'un paysage*, une exposition composée d'une vingtaine de photographies. Né en 1957 à Ottawa, Bertrand Carrière vit et travaille à Montréal. Il prend tôt connaissance des récits de son père, témoin du départ des soldats canadiens pour l'Angleterre alors qu'il travaillait aux chemins de fer, et témoin surtout de leur retour. Parmi ces récits, celui du désastreux raid allié sur Dieppe, le 19 août 1942, au cours

duquel quatorze cents hommes tombèrent sur les plages de Haute-Normandie, dont plus de neuf cents Canadiens. Épisode controversé, dénoncé par plusieurs comme négligence inexcusable¹ mais défendu par d'autres comme la source de précieuses leçons pour les opérations à venir. On retient en tout cas que le débarquement de Dieppe constitue une des pages les plus sanglantes de l'histoire militaire canadienne. Sans compter le mythe qui l'a accompagné, selon lequel on a, à tort, prétendu que ce furent surtout les Canadiens français qui en payèrent le prix².

Que reste-t-il de cette tragédie ? Que sont devenus ces lieux d'affrontement ? On a vu, ailleurs, des mémoriaux érigés, par exemple, aux *Killing Fields*, (Cambodge), à Auschwitz Birkenau (Pologne), à Stalingrad — aujourd'hui Volgograd — (Russie) ou à Hiroshima (Japon). Il y a aussi d'autres monuments commémoratifs ailleurs dans le monde, par exemple en Allemagne, au Canada, en Grande-Bretagne et en France, pour ne citer que quelques pays.

Sur les plages de Dieppe, presque rien ne laisse transparaître les horreurs passées, malgré la présence de vestiges

1 - Entre autres, par une étude menée en 2004 au *Joint Forces Staff College* des Forces armées américaines, intitulée « *Beaches, Bunkers, Barbed Wire, and Blood: The Disastrous Raid On Dieppe* ».

2 - Les Fusiliers Mont-Royal, de Montréal, n'était qu'un des six bataillons engagés dans le raid ; il a subi environ le huitième des pertes essayées au cours de l'engagement.

abandonnés depuis plus de soixante ans. Subsistent les décombres de quelques bunkers, des caveaux, des cachettes, les débris de fondations en ciment, d'obscurités constructions de guerre, ainsi que des marches construites à même la falaise, des sentiers, des pierres et la nature muette. Ici, la commémoration se dépose, s'inscrit, s'incruste dans la matière inerte et léthargique. Elle se transmet dans l'austérité du paysage, par le rappel constant du roulement des vagues de l'océan Atlantique, par la régularité des marées qui scandent le temps.

On ne sait pas toujours distinguer entre l'Histoire et la Mémoire. Si la première veut faire la part juste aux événements, la seconde fait davantage appel au sens de ces derniers. Dans une certaine mesure, la Mémoire cherche à nous réconcilier avec l'Histoire. C'est ainsi qu'on peut situer le travail effectué par Bertrand Carrière à Dieppe : travail de mémoire qui, s'appuyant sur un fait localisé dans le temps et l'espace, nous amène au-delà, vers le sens. Bien sûr, vu la nature des combats qui se sont déroulés ici, vu la tournure des événements, ce sens ne peut que rester, en partie du moins, indéterminé, teinté tout à la fois des concepts d'intrépidité, de sacrifice mais aussi de ceux de la futilité des entreprises guerrières sinon de la résignation.

Mais pour bien comprendre l'exposition *Dieppe* de Bertrand Carrière, il



Caux
Tirage au jet d'encre
81 x 122 cm
Varengville, France, 2003

Photo de droite :
Caux
Tirage au jet d'encre
63,5 x 73,6 cm
Pourville, France, 2003



faut d'abord rendre compte de la démarche de l'artiste. C'est en 2002 qu'il s'est rendu pour la première fois sur le littoral normand pour y exécuter une installation photographique *in situ*, qui rendait hommage aux soldats canadiens qui y furent tués ou blessés. L'installation, nommée *Jubilee*, — nom de code de l'opération de 1942 — se composait de 913 portraits, photos d'étudiants ou d'artistes mais surtout de militaires de la base de Valcartier, au Québec. Plantés dans les galets du bord de mer par des enfants de la région de Dieppe, leurs visages tournés vers l'intérieur des terres — comme les statues de l'Île de Pâques —, les panneaux portant ces portraits constituèrent une installation commémorative éphémère, bientôt emportée par la marée. Le lendemain, quelques cinq cents panneaux récupérés en mer furent symboliquement réinstallés devant le cimetière et l'église de Varengeville-sur-Mer³, sur les falaises situées à quelques kilomètres de Dieppe, près du lieu où, paradoxalement, l'assaut de 1942 fut couronné de quelque succès.

Cette installation réconcilia, pendant quelques jours, Mémoire et Histoire. Grâce à sa documentation, une certaine pérennité s'est établie. La Mémoire s'est imprimée sur papier et sur vidéo et elle a été restituée à l'Histoire, dont elle fait désormais partie.

Fortement marqué par cette expérience, Carrière retourne en 2003 en Haute-Normandie, au Pays de Caux. Il photographie ces paysages qui le hantent. Il imagine les soldats de 1942, presque tous dans la jeune vingtaine, débarquant à l'aube sur les plages couvertes de galets, coincés entre la mer et la haute muraille de pierre crayeuse qui longe la côte et est truffée de blockhaus et d'engins de guerre qui crachent feu et fer. Un paysage farouche, teinté des couleurs de l'effacement

et de l'affolement, qu'ils n'ont guère le temps de contempler. Inspiré par le lieu et par les chroniques qu'il a suscitées, l'artiste élabore des photographies troublantes, dramatiques par leurs couleurs sombres. Elles expriment la tragédie vécue sur ces lieux.

Carrière a ainsi produit une série de photos qu'il a simplement intitulée *Caux*, et dont ont été extraites la plupart des vingt-deux photographies de l'exposition *Dieppe — Les photographies d'un paysage*. L'exposition aurait probablement pu mieux s'intituler *Caux*, mais comme cette désignation géographique est moins connue et surtout moins symbolique que le nom de Dieppe, c'est celui-ci qui a été retenu. Quoi qu'il en soit, l'exposition nous présente une sélection d'images, regroupées sur huit lieux du Pays de Caux: Dieppe d'abord puis ses environs immédiats, soit Berneval-sur-Mer, Puys, Pourville, Varengeville-sur-Mer et Vasterival; ensuite Étretat, à une distance de 70 km à l'ouest et Envermeu, à une quinzaine de km à l'est. Ces deux derniers lieux n'ont d'ailleurs pas été touchés par le raid de 1942, mais ils peuvent aider à mieux comprendre l'environnement et l'organisation défensive qui y était établie.

On peut voir dans ces œuvres des paysages perturbés par des événements passés presque oubliés; les photographies sont sans artifice, aux couleurs atténuées mais contrastées, théâtrales. On a l'impression qu'elles sont en noir et blanc, images figées dans leurs cadres noirs, tantôt sous vitre tantôt offertes à l'œil nu — et peut-être mieux vues sous ce dernier aspect, sans le reflet du verre. Suspendues du plafond, elles sont à demi flottantes, coincées dans la galerie du Corridor nord du Musée, entre un énorme char d'assaut T-72 russe et le mur de béton qui les soutient. Deux photographies d'un mètre sur quatre-vingts centimètres, insérées parmi des plus petites, cassent le rythme. Leur propos est sinistrement

³ Là où se trouve le tombeau de Georges Braque, lui-même blessé à la Première Guerre Mondiale.





Caux
Tirage au jet d'encre
63,5 x 73,6 cm
Etretat, France, 2003

pertinent dans ce musée où on ne glorifie pas la guerre. L'espace d'exposition restreint incite le public à regarder de près les détails des photographies, à se plonger dans l'instant précis de ce moment d'histoire et à mieux ressentir l'atmosphère émouvante des images.

Des sentiers tortueux et des marches construites dans la gigantesque falaise de craie blanche évoquent l'embuscade qui attendait les soldats le 19 août 1942, dans ces lieux escarpés et hostiles. *Envermeu, Le chemin de fer* est l'image très évocatrice d'une station ferroviaire apparemment abandonnée, rappelant le rôle capital que jouaient les chemins de fer à cette époque. Les quatre photographies de Pourville, *Bunker et falaise, Bunker et porte, Bunker couché* et *Plage* sont les plus révélatrices des installations de guerre allemandes. Demeurées sur les plages du débarquement, immobiles, déchuës, ces dernières subissent une lente mais ininterrompue détérioration. Les bunkers s'insèrent dans la pierre de la falaise, d'autres sont construits en ciment ou en briques rouges (*Bunker couché*), leurs fenêtres vides épiaient les allées et venues du présent.

Dans ces photos, les casemates semblent humer l'air marin, bouche ouverte, leurs yeux noirs comme l'oubli. Elles constituent sur les berges un regroupement pitoyable, fâcheux, qui bousille l'harmonie de ce paysage océanique, appelant la délinquance ou la protestation des graffiteurs. On aperçoit aussi des sentiers souterrains aussi ingénieux que funestes et glauques. Ailleurs, dans *Puys, Brise-lames*, Bertrand Carrière photographie des brise-lames que l'on a posés sur la grève, aux pieds de la falaise. Malgré cette protection, la falaise continue de s'effriter à la sape de l'océan, qui la gruge petit à petit en emportant les traces d'anciennes luttes, tandis que les brise-lames, ouvrages incongrus de défense contre les assauts de la vague, témoignent à la fois de l'impuissance et de l'impétuosité.

Dieppe, Mur et arbre est une photographie qui montre un mur gris parcouru de coulis blancs sur lequel est perché un petit groupe d'arbres se détachant sur un ciel gris. Serrés les uns contre les autres, le bout de leurs branches dégarni, ils plantent leurs racines entrelacées dans un sol incertain, dans un paysage de froideur et sous un ciel bleu éclaboussé de lumière.

En plus d'enseigner la photographie à Montréal, Bertrand Carrière a conçu de nombreux projets et publié plusieurs livres de photographies aux *Éditions Les 400 Coups*. En 2006, il a produit *Dieppe — Paysages et installations*, volume en deux parties qui remémore son installation *Jubilee*, de 2002, et le projet *Caux*, qui y fit suite un an plus tard. Il a reçu bourses et prix pour l'ensemble de son travail et participé à de nombreuses expositions, au Canada comme à l'étranger. L'exposition *Dieppe* exprime le point de vue d'un photographe émérite. Les clichés sont pris sur film grand format pour mieux capter la subtilité des détails des paysages marins et terrestres, puis imprimés numériquement. La Mémoire et l'Histoire sont bien servies, ici, par la tradition et la technologie. ||

Cécile Boucher, bachelière en arts visuels de l'UQO et boursière du Canada et du Québec, poursuit sa production en art actuel au Canada comme à l'étranger. Elle participe activement au milieu artistique de l'Outaouais. Son travail a été primé à Cracovie (Pologne) et à Vancouver.

Bertrand Carrière est représenté par la Galerie Simon Blais à Montréal et la Stephen Bulger Gallery à Toronto.